

THÉODULE RIBOT, LA PEINTURE RUSTIQUE

À TOULOUSE, LE MUSÉE DES AUGUSTINS PRÉSENTE UNE RÉTROSPECTIVE DE CET ARTISTE RÉALISTE, PORTRAITISTE DES PETITES GENS SUR FOND DE TÉNÉBRES. AUCUN ESPRIT DE RÉBELLION, MAIS UN GOÛT POUR LA SIMPLICITÉ.

ÉRIC BIÉTRY-RIVIERRE
ebietryrivierre@lefigaro.fr

Avec Théodule Ribot (1823-1891), que l'association de trois musées en région consacre par une rétrospective, noir c'est noir. Mais ces fonds ténébreux qui caractérisent ce peintre ont un but positif : concentrer la lumière sur les petites gens, en dire le génie, celui de leurs lieux, de leurs objets. Voici donc, d'abord à Toulouse avant Marseille et Caen, sur de belles cimaises couleur charbon ou ardoise occupant le chœur de l'ancienne église des Augustins (seule partie ouverte d'un musée en travaux et qui ne rouvrira qu'en 2023), 80 tableaux. Soit autant de visions d'un quotidien modeste magnifié. Car si dans ses huiles, venues d'un peu partout en France comme d'autres pays européens ou d'Amérique du Nord, Ribot file le réalisme strict prôné par Courbet - son message socialisant excepté - c'est pour exhaler un séduisant parfum humaniste.

Irréductible aux étiquettes du temps (ni vraiment académique, ni impressionniste), l'artiste a été redécouvert ces dernières années par l'historien d'art Dominique Lobstein. Sur la base de ses travaux, une importante exposition monographique s'est tenue en 2018-2019 à Courbevoie et Colombes (Hauts-de-Seine). Malheureusement elle a été très peu vue. Cette seconde présentation permet rattrapage et approfondissement, même s'il y manque une partie arts graphiques, Ribot ayant laissé des dessins, des eaux-fortes et des lithographies.

Le parcours, conçu par les trois directeurs concernés (Axel Hémerly pour Toulouse, Luc Georget pour Marseille et Emmanuelle Delapierre pour Caen), est en effet thématique, ce qui en fait saillir les particularités. En outre, il précise le courant esthétique dont l'intéressé relève, présentant en regard des œuvres d'aimés ou de pairs (les encore moins connus Bonvin, Gautier, Vollon et Bail).

Une palette parcimonieuse

Empathie, humilité, goût pour la simplicité, refus de la théâtralisation au profit d'une sobriété de forme et d'une palette parcimonieuse : tels sont les mots qui viennent à l'esprit lorsqu'on découvre assemblés les travaux et les jours de ce Normand issu d'un milieu modeste. Ribot a bien bénéficié d'une reconnaissance institutionnelle mais sur le tard ; sa manière n'ayant en général pas été jugée suffisamment décorative. Il a ainsi été refusé à plusieurs reprises au salon annuel de peinture dans les années 1850 - soit avant les impressionnistes. Et, pour comble, les Prussiens ont détruit son atelier en 1870.

Ses cuisiniers, qui semblent préfigurer ceux de Soutine, ses musiciens, ses paysannes, ses martyrs et ses philosophes en haillons appartiennent à la plèbe, presque au monde des miséreux. Aucune autre noblesse ici que naturelle. Aucun esprit de rébellion non plus, si ce n'est peut-être dans les mines bravaques d'un Démocrite ou de quelque marmiton. Celui qui tient un panier de rougets fait bien le fier avec sa clope au bec. Il est signé Joseph Ball (1887, Musée de Saintes).

Ribot n'est toutefois pas exempt d'orgueil. Ses natures mortes au pichet



Jeune fille jouant de la guitare, Théodule Ribot, non daté.

CAROLE BELL, VILLE DE TROYES

d'étain, avec bidon de terre cuite ou œufs sur le plat (1880, Musée de Senlis) entendent rivaliser avec celles du jeune élasquez par le rendu vériste de mâtères rugueuses ou frustes. L'épure de leur arrangement se mesure à l'aune d'un Zurbaran (*Nature morte au bol de chocolat*, Musée de Besançon). Quant à sa chorale de Bretonnes - sept femmes en noir nous fixant de leurs grands yeux bruns - elle inquiète comme une gravure de Goya.

Bien qu'autodidacte, Ribot a beaucoup étudié les maîtres anciens, notamment par la copie de toiles au Louvre réalisées pour un marchand de tableaux. Il ne doit donc pas son art qu'à l'« hispanomanie » de son temps. Certes son saint Sébastien a d'évidence celui de Ribera en ligne de mire (à Toulouse de tels rapprochements sont l'occasion d'une magnifique suite de corps suppliciés et de chairs pâles violemment éclairées). Mais d'autres caravagesques l'inspirent. Ainsi ses ballets de mains et de têtes d'augustes vieillards barbus émergeant de la pénombre empruntent à Alonso Cano ce peintre torturé en 1644 parce qu'il était accusé (à tort) d'avoir tué sa femme. *Supplice des coins* (1867, Musée de Rouen) peut d'ailleurs se lire comme un manifeste, en empathie de Ribot éprouvée à l'égard de ce maudit.

Une épatainte suite de natures mortes, gigots, côtes et autres pièces de viande ici constituée, renvoie autant à l'art ibérique qu'à celui de Chardin. Les clairs-obscurs éminemment mystiques d'un Georges de La Tour ou les scènes paysannes des frères Le Nain ne sont jamais loin non plus. Enfin et surtout plane l'ombre de Rembrandt. Ribot a adopté sa touche grasse, qui exploite comme nulle autre la marque de la brosse et laisse ses empâtements d'or toujours à bon escient. On admirera à ce propos les autoportraits ou encore *Portrait de ma fille* venu du Musée de Reims.

Le délicat Fantin-Latour, le Normand Eugène Boudin ou l'abyssal Rodin ont tôt compris les qualités de Ribot, cadet de Corot et de Millet. De ce dernier, le portrait de la veuve Roumy (vers 1842, Musée de Cherbourg) - figure abossée par le temps sous sa fine coiffe normande - s'impose ici en exceptionnelle vanité. Mais le portrait le plus touchant pourrait aussi bien être cette *Jeune fille à la guitare*, sobre pyramide de camaïeux de blancs et de gris (Musée de Troyes). Ici Ribot se hisse à un charme vermeerien. ■

« Théodule Ribot, une délicateuse obscurité », au Musée des Augustins, à Toulouse (31), jusqu'au 10 janvier 2022. Ensuite au Musée des beaux-arts de Marseille (du 10 février au 15 mai), puis au MBA de Caen (du 11 juin au 2 octobre). Catalogue Liénart, 256 p., 30 €. Tél. : 05 61 22 21 82. www.augustins.org